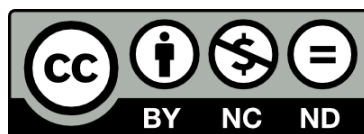


PRIX LITTÉRAIRE du
COLLÈGE JEAN-JAURÈS de LENS
- année 2017 - 4^e édition -

*Dans l'objectif
d'Elliott Erwitt*

10 nouvelles rédigées par des élèves de troisième

Ouvrage publié sous licence CREATIVE COMMONS 3.0.



Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/fr/>

Avant-propos

« *Ce qui m’amuse dans la vie ? Les gens, j’imagine. Les paysages ne m’amusent pas ; mais les gens, si. Ce que les gens font et comment ils se comportent, c’est tout ce qui compte,* » déclare le photographe américain Elliott Erwitt au journaliste Austin Rogers en 2015.

Cet intérêt pour les gens ressort de manière flagrante dans son travail de photographe, et chaque image d’Elliott Erwitt raconte ainsi sa petite histoire ; c’est pour cette raison nous avons pensé pour cette 4^e édition du Prix Littéraire du Collège Jean-Jaurès nourrir l’imagination de nos élèves de troisième avec une sélection de clichés drôles, décalés, émouvants ou intrigants du grand photographe américain.

Voici les dix nouvelles que le jury a sélectionnées parmi les 56 qui lui étaient proposées. Chacune est précédée d’un lien permettant de voir la photographie ayant inspiré le récit.

Après délibération, le jury, réuni le lundi 19 juin 2017, a attribué quatre mentions spéciales et, après deux tours de scrutin, a désigné Emma Tritsmans comme lauréate du Prix Littéraire du Collège Jean-Jaurès 2017 pour sa nouvelle « En noir et blanc ».

L’équipe des professeurs de Lettres du collège Jean-Jaurès.

Nous remercions les membres du jury du Prix Littéraire du Collège Jean-Jaurès 2017 :

Mesdames BARBE - BENDAHMANE – COULON – DAVERGNE – GARATE – JAKUBOSZCZAK – LEFEBVRE – LENOIR
– LETHIOT – MISIAK – MONCHY – MOTREFF – STUDER – ZWOLINSKI

Messieurs BENDAHMANE – GANNARD – HOLLEVOET – LEBORGNE – MORCELL – TIKOUIRT

Le lavabo des Noirs

D'après la photographie :
[North Carolina 1950](#)



par

Hasna Charaoui

CETTE NOUVELLE A OBTENU
UNE MENTION SPECIALE DU JURY.

Chaque jour j'allais boire de l'eau à la fontaine et il y avait deux lavabos, un pour les Noirs et un autre pour les blancs.

J'avais cette idée en tête depuis bien longtemps : casser notre lavabo pour ne plus avoir à l'utiliser et utiliser le leur.

J'en avais assez d'être différencié des blancs, je ne comprenais pas pourquoi nous, les Noirs, nous étions considérés comme une race inférieure aux blancs et étions si maltraités ; alors je comptais bien casser le lavabo.

Tant de souvenirs de mon enfance remontaient à la surface comme ces gens qui m'insultaient, se moquaient, me crachaient dessus...

... à cause de ma couleur de peau.

Ensuite, quand je prenais le bus j'étais mis à l'écart des autres, je ne pouvais pas m'asseoir où je voulais, les personnes me regardaient très mal.

J'avais bien l'intention de me venger en cassant le lavabo pour prouver que nous étions tous égaux et avions tous les mêmes droits.

C'est ce Lundi 7 mars 1950 que je décidai d'agir.

J'avais tout ce dont j'avais besoin : mon marteau, et je commençai à frapper très très fort pour que le lavabo se casse.

J'avais très peur qu'une personne rentre au même moment ! Si elle me voyait détruire notre lavabo elle me prendrait pour un fou.

Je continuai et tout à coup j'entendis les sirènes de la police.

On m'embarqua pour me mettre en garde à vue :

« M. Mandela, je vous arrête pour dégradation de propriété privée, veuillez monter dans la camionnette. »

Je lâchai mon outil ; d'un geste brusque un policier m'attachait les mains dans le dos avec des menottes.

Ensuite il se plaça devant moi d'un air hautain .

Et moi je lui lançai un regard triste, je ne parlai pas et écoutai le policier.

Je me rendais compte de la déshumanisation de la société.

Réflexion

D'après la photographie :
[*New York City, 2000*](#)



par

Cameron Delsol

Le 17 novembre 2022, un homme étrange a été trouvé à New York.

Je l'ai vu, il était sur le trottoir d'en face. Je n'y croyais pas. J'étais paralysé, c'était à la fois effrayant et fantastique. Ce que je vis dépassa la limite de l'ordinaire et de l'extraordinaire, c'était un homme à tête de chien ou un chien à corps d'homme ! J'avoue que je ne sais pas trop.

Je restais paralysé en le regardant et pendant cette paralysie, j'étais perdu dans mon esprit. Je pensais, je m'imaginai, je réfléchissais.

Tant de questions me venaient en tête à propos de cet individu.

Comment est-il arrivé ici sur ces marches ? Pourquoi a-t-il une tête de chien ? Est-ce de naissance ou est-ce arrivé avec la puberté ou peut être même avec la crise de la quarantaine ? Est-ce une maladie comme une grippe ou bien une malformation ou peut être même une chirurgie ? A-t-il des enfants et si oui sont-ils comme lui, et sa femme, est-elle aussi une femme chienne ? A-t-il des parents ? Est-il vraiment humain ou est-ce un extraterrestre ? Bref.

Je me mis à réfléchir très rapidement : par quels moyens je pourrais avoir des réponses ? Ce fut évident, il fallait que j'aille lui demander.

Je me décidai à traverser après avoir repris mes esprits pour lui poser ces questions que je pris soin de noter sur un bloc note. Je commençai à traverser quand une camionnette arriva à toute allure s'arrêta devant moi et aussitôt repartit.

L'homme chien avait disparu. Il ne restait plus que le chien qu'il promenait. Peut-être est-ce son père, son frère ou l'un des ses fils ? Et cette camionnette noire, qui la conduisait ? Dans tous les cas il fallait faire vite si je voulais satisfaire ma curiosité. Je sautai dans ma voiture et suivis cette camionnette du mieux que je pus. Je brûlai feux tricolores, stops et priorités pour enfin rattraper ce véhicule. Le véhicule s'arrêta au bout de quelques heures dans un endroit qui me

paraissait vide. Des hommes sortirent du véhicule accompagnés de l'homme qui suscitait chez moi toutes ces questions. Il portait une muselière. Les kidnappeurs en costard le traînèrent vers un endroit vide puis une énorme trappe s'ouvrit qui laissa place à un tunnel métallique. Ils entrèrent et, discrètement, je les suivis. Après ce tunnel se trouvait une énorme pièce remplie de cages qui contenaient des choses que je ne pourrais pas décrire. L'une de ces choses ressemblait à E. T. .

Je venais de comprendre, j'étais dans la zone 51, la zone où toutes les expériences de mon pays étaient réalisées. Je pensais que son existence n'était qu'un mythe, une légende pour effrayer les enfants. L'homme-chien fut enfermé dans une de ces cages, je me suis rapproché de sa cage et je lui ai dit « Bonjour, je voudrais te poser quelques questions. Tout d'abord parles-tu ma langue ? ». Il me répondit d'un air très énervé et violent « Wouaf ! Wouaf ! » ce qui sur le coup me laissa bouche-bée. Je lui répondis : « Si tu le prends comme ça, je pars, ne compte pas sur moi pour t'aider, peut-être à un de ces jours !!! » et je partis aussitôt.

Ma passion pour la musique

D'après la photographie :
[A boy rides the Third Avenue El train, 1955](#)



par

Chlorenthe Derreumaux

En me réveillant ce matin là , je savais que c'était l'heure, l'heure d'une vie nouvelle, ou du moins c'est ce que je pensais.

Quand je n'étais encore qu'un jeune garçon, j'avais une certaine attirance pour la musique. Elle était et restera toujours pour moi une onde de bonheur, celle qui m'a aidé à survivre dans les pires moments .

Vous devez vous dire que c'est encore une histoire exagérée, celle d'un garçon qui se sent seul et qui dramatise tout. Mais comment dire la famille qui se brise en un instant , en une fraction de seconde ? Quand tout change ?

Je vais vous expliquer comment tout ça a commencé. Tout d'abord je me présente , je m'appelle Eliott, Elliott Lewis. Petit je me souviens que mes parents gagnaient aisément leur vie, mon frère et moi n'avions jamais à nous plaindre : d'excellentes nourrices, des jouets désirés, de bonnes écoles, le rêve de n'importe quel enfant. Nous étions une famille heureuse, proche et sans problème, mais comme je l'ai dit, c'était avant un certain événement .

Ce jour-là maman m'avait accompagné à mon cours de musique ; après avoir vaguement discuté avec le professeur elle m'encouragea et m'assura qu'elle serait là pour mon spectacle. Ah oui, je ne vous ai pas dit , mais souvent nous organisons des spectacles durant lesquels mes camarades et moi présentions le dur travail de plusieurs semaines d'acharnement pour faire concorder nos talents musicaux. Je me souviens à quel point je m'étais entraîné pour rendre mes parents fiers. Le soir venu, assis sagement sur ma chaise, j'attendis mes parents et mon frère. Je voyais déjà les visages souriants des parents de mes camarades qui arrivaient et eux-mêmes qui couraient dans leurs bras pour se donner du courage avant le fameux moment. Les minutes passaient et mon professeur annonça que le spectacle allait commencer. Ne voyant toujours pas mes parents arriver, je demandais à sortir un moment de la

salle, ce que l'on m'accorda le temps de l'introduction. Une fois dehors, le vent fouetta mon visage et je cherchai mes parents des yeux. Je les aperçus en train de courir vers moi s'excusant au loin de leur retard, mon petit frère Logan me souriait et me faisait des signes, impatient de me retrouver. Il n'attendit pas nos parents et ne regarda pas avant de traverser. C'est à ce moment que j'eus l'impression que tout se passa au ralenti. Logan se fit emporter par un ivrogne inconscient au volant. J'eus l'impression que tout mon monde s'écroulait et que plus rien n'avait de sens ; j'ai toujours tout partagé avec mon petit frère, ma passion pour la musique, les activités ou encore lui apporter mon aide pour l'école ; il ne cessait de me dire que plus tard il voudrait avoir autant de talent et d'ambition que moi dans le monde de la musique.

Il se passa plusieurs mois après ce drame, plusieurs mois où je loupais les cours, plusieurs mois où je ne touchais plus aucun instrument et plusieurs mois où je me sentais seul. Mes parents décidèrent alors de m'envoyer dans ma famille éloignée pour tout recommencer et c'est là que je me retrouvais dans ce train perdu dans mes pensées et regardant au loin, me disant que je devais avancer.

Attentat à Thanksgiving

D'après la photographie
[USA. 1988. NYC. Macy's Thanksgiving Parade](#)



par

Thomas Havez

Il est 17 h 30. J'ai peur, mais j'ai une mission à accomplir. Je me prépare, je prends quelques instants pour regarder par la fenêtre et je vois un jeune enfant de dix ans qui admire le défilé de sa tour. Je décide de prendre mon sac, ranger mes affaires et attendre 17 h 55. Ils seront tous là pour moi.

La police et le sergent Vantiti étaient sur les nerfs.

« 1-2 ; 1-2... Alpha, nous avons perdu la trace du suspect, je veux toutes les équipes sur la 15e avenue.

— Entendu, les gars déployez-vous. Arrêtez-moi ce taré ! »

Depuis plusieurs jours le temps leur était compté. Ce lundi, à trois jours de Thanksgiving, ils avaient reçu une lettre anonyme annonçant une attaque terroriste. Les policiers l'ont directement prise au sérieux. Les équipes ont réussi à retrouver et localiser le terroriste, un certain monsieur Houari.

L'assaut était fin prêt a 18h00.

Je sais que je suis surveillé. Je décide donc de me raser les cheveux, la barbe et je mets une paire de lunettes.

Je me change et j'enfile mon gilet d'explosifs, armes dans le sac.

17 h 55. Je prends le chemin de la 15^{ème} avenue en esquivant tous les contrôles de police. Tout le monde me regarde.

« Pourquoi les gens n'osent pas me regarder dans les yeux ? »

Je transpire, j'hésite à faire ce geste.

18 h 15. « TOP INTERVENTION ! » Le sergent Vantiti enfonce la porte, bouclier et armes à la main, on retourne la maison, personne. On décide donc de fouiller

l'immeuble mais , personne. On appelle le central et, même sur les videos , aucune trace de monsieur Houari.

Je décide de me mettre au carrefour le plus fréquenté, je sors mon téléphone. Un char passe près de moi, celui de la Panthère Rose. Je repense aux moments passés avec mes parents à la parade. Tous ces souvenirs... C'est décidé je renonce à faire cet attentat.

Le sergent n'hésite pas à le tuer, d'une balle dans la tête.

Un chien pas comme les autres

D'après la photographie :
[*New York City, 2000*](#)



par

Mélissa Kokotajlo

CETTE NOUVELLE A OBTENU
UNE MENTION SPECIALE DU JURY.

Depuis toujours je rêvais d'avoir un chien. Tous les jours j'allais sur des sites spécialisés pour voir les différents chiens. Le 6 octobre 2001 - cette date je m'en souviendrai toute ma vie - j'aperçus un chien. Il était magnifique c'était exactement celui que je voulais. Je remarquai que la description disait qu'il était « magique ».

Alors le lendemain je partis le chercher. Il était dans une cage. Il me regardait avec des yeux si tristes. Il était tout malheureux. Je n'hésitai pas une seconde. Je le pris tout de suite. En rentrant à la maison mes enfants étaient si contents. Ensemble nous décidâmes de l'appeler Choupette.

Cela faisait une semaine que nous avions Choupette. Toutes les nuits, à une heure du matin, je me réveillais pour la promener. Je lui faisais des repas. On se promenait dans les parcs. Tout les jours je la lavais, la brossais. Nous faisons tout ensemble.

Les enfants étaient jaloux de ma relation qu'ils qualifiaient d'excessive. Ils disaient que des choses étranges se passaient. Un jour ils m'ont même dit que le chien parlait, marchait sur deux pattes et que ses yeux s'illuminaient. Bien évidemment je ne les croyais pas. Comment un chien pouvait-il marcher debout ? Parler ? Un jour mes enfants m'annoncèrent qu'ils quittaient la maison car je passais trop de temps avec mon chien et que je ne leur portais pas assez d'attention. J'essayais de les retenir mais ils préférèrent partir .

Je les accompagnais jusqu'à la porte. J'étais tellement abattue que je m'assis sur les marches devant ma maison, toujours avec mon chien. Je le caressais. Tout à coup je vis une lumière verte sortir de ses yeux. Je me demandais ce qui se passait. Je sentis que mon visage me tirait et je me mis à baver comme mon chien .

Je rentrai immédiatement. En me regardant dans le miroir je vis que j'avais pris l'apparence de mon chien. Je n'en croyais pas mes yeux. Je clignais plusieurs fois des yeux mais rien n'y faisait. Mes enfants avaient donc raison. Je pensais à appeler un vétérinaire mais il ne me croirait pas.

Je pris ma voiture et me rendis chez le propriétaire précédent. En arrivant je ne pouvais plus parler, j'aboyai et je me rendis compte que j'avais pris l'apparence totale de mon chien. Le propriétaire comprit tout de suite ce qui se passait. Il m'accueillit chez lui et me raconta que sa famille était aussi partie à cause de lui.

Alors je lui demandai s'il n'avait pas une solution pour me débarrasser de ce visage de chien. La seule chose qu'il me proposa c'était de tuer mon chien. Pour moi cette option était impossible. Ce chien était toute ma vie, nous faisons tout ensemble, je m'étais même séparée de ma famille pour lui.

Pendant plusieurs jour je repensais a ce que m'avait dit le propriétaire . Après tout, si garder ce visage était le prix à payer pour ne pas me séparer de ce chien que j'avais tant voulu...

Je remarque qu'il est midi ; il faut que je vous laisse : mes croquettes m'attendent !

La maquette

D'après la photographie :
[A boy rides the Third Avenue El train, 1955](#)



par

Ema Maroille

CETTE NOUVELLE A OBTENU
UNE MENTION SPECIALE DU JURY.

New York City 1950,

J'avais seulement quatorze ans quand je suis monté pour la première fois dans une locomotive. Je partais, sans connaître la durée de mon voyage. D'ailleurs je ne connaissais même pas le lieu d'arrivée, je me dirigeais vers l'inconnu.

Depuis mon enfance j'étais un grand passionné des chemins de fer, j'admirais ça. Alors c'était un honneur pour moi de monter dans la GG1, c'était la plus rapide de toute l'Amérique ! Ma mère m'avait acheté la maquette, je me souviens de ce jour comme si c'était hier, je l'avais posée au bord de ma fenêtre pour que tout le monde puisse l'observer. La belle peinture verte qui brillait aux rayons du soleil...

Chaque passant la regardait mais une femme était particulièrement fascinée par ma maquette. Alors un jour, elle frappa à ma porte, arborant un énorme sourire, elle me montra sa main qui contenait le billet pour la GG1.

Voilà comment je m'étais retrouvé là.

Elle roulait tellement vite, j'avais même l'impression que les rails se brisaient. J'imaginai ma mère en larmes de mon départ, j'étais son seul enfant et elle était ma seule famille mais il le fallait, j'en avais assez de rester enfermé. Depuis mon plus jeune âge je ne connaissais pas le monde extérieur. Je connaissais la TV et la GG1. Maman me disait que j'avais tout pour être satisfait et avoir une bonne vie. Elle pensait mal et ne me connaissait pas en vérité. J'entendis une voix grave crier mon prénom, le train résonna : « Arthur ! ».

Qui était-ce ? Qui m'avait suivi ? La passante ?

Mon père?! Mon père inconnu ! Il était juste devant moi et me tendait cette lettre qui bouleversa ma vie.

« Cher Arthur,

Je suis conscient que je vous ai abandonnés, que j'ai été égoïste de laisser ta mère sans argent. Je veux que tu saches que ta mère a une maladie très grave, le médecin lui a laissé dix ans avant que le symptôme d'Huntington s'empare d'elle.

Voilà pourquoi que je me dirige vers notre maison d'autrefois. Je suis dans la GG1, tu te souviens ? Ta locomotive préférée. Après ce qu'il va se passer je ne vais plus te laisser. »

Très furieux qu'elle m'ait caché ce lourd secret, je m'effondrais, les sanglots ne cessaient de couler. D'un coup brusque je sautais du transport et me mis à courir, jour et nuit je courais. Jusqu'au matin où j'arrivais devant chez moi, la locomotive n'était plus sur le bord de la fenêtre et aucun passant n'était dans la rue, ni cette femme qui m'avait donné le billet.

Je franchis le seuil de la porte et je vis ma mère effondrée par terre, tenant ma maquette dans ses bras. La femme et les passants l'entouraient ainsi qu'un croque-mort.

Maman était morte.

Mémoire de soldat

D'après la photographie
[USA. 1951. New Jersey](#)



par

Alex Przybylski

N°4867, cessez de faire le pitre ! hurla le caporal chef François Rueric à la recrue Helmut Neduj qui était en train de faire une grimace à un soldat qui venait de tomber dans la boue. Quoi ?! Il m'a traité de sale juif ! répondit-il. Il suffit, ces enfantillages n'ont pas lieu d'être ! rétorqua-t-il. Après quelques secondes sans mouvement, il se contenta de dire : Bien caporal chef. Et il repartit faire son jogging matinal.

Helmut est un juif de naissance : ses parents l'étaient tous deux. Il vivait en Allemagne. Avec la montée au pouvoir de Hitler en 1935, il a décidé avec sa femme et sa fille de partir en France. Il a réussi tant bien que mal. Plus tard, il se retrouva en guerre, mais du côté français.

Quelques heures s'écoulèrent, et l'heure était venue de la pause. Soudain, un soldat hurla : avions Boches en approche ! Il hurla autre chose mais ce fut inaudible à cause de l'explosion juste après. S'ensuivirent des tirs de fusil, des dizaines. Non. Des milliers. Repli stratégique ! aboya François. Cependant en raison de ce capharnaüm, peu de soldats entendirent cet ordre, dont Helmut.

Puis il y eut d'autres explosions, quoique moins puissantes. D'autres bruits résonnèrent ; des arbres qui tombaient. Des chars d'assaut. Ils étaient derrière le groupe de fuyards, mais ne les poursuivaient pas. Ils étaient occupés à attaquer le plus gros des troupes.

Helmut pouvait entendre les cris de souffrance de ces soldats : c'était triste pour eux mais ils étaient condamnés. Puis il vit un soldat qui se tenait à quelques mètres de lui tomber. Puis un autre. Et encore un autre. On tirait sur eux comme des lapins. Ils coururent aussi vite qu'ils purent. En vain. L'ennemi était plus nombreux et plus rapide et ils le savaient. Un énorme bruit retentit et Helmut se prit une rafale de terre en plein visage. Il perdit ensuite connaissance.

Réveillez-vous soldat! Réveillez-vous! brailla François. Helmut ouvrit doucement les yeux, il put alors apercevoir François qui se tenait debout. Il se trouvait dans une sorte de grotte, sans doute creusée il y a peu de temps. Comment va votre jambe, soldat ? demanda François. Ma jambe ? dit Helmut avec le ton de l'interrogation. A ce moment il se rendit compte qu'il ne pouvait pas se lever. Enfin si, il pouvait, mais la douleur qu'il sentait à la jambe gauche était telle qu'il risquerait de tomber à n'importe quel moment. Il remarqua quelque chose : il n'y avait qu'eux deux en visuel. On est les deux seuls survivants? demanda-t-il. S'il y en a d'autres, ils sont soit aux portes de la mort soit retenus captifs par les Boches répondit-il. Qu'est-il arrivé après ma perte de conscience ? interrogea Helmut. J'ai continué de fuir, commença François. J'ai dû courir au moins un kilomètre sans m'arrêter ou regarder derrière moi. Il y eut un temps de silence, puis il reprit : Peu de temps après mon arrivée, j'entendis un bruit. Je suis donc sorti pour voir de quoi il s'agissait, c'était un camion et il vous transportait ainsi que quelques autres soldats. J'ai réussi à l'arrêter et à tuer ses occupants allemands. Mais c'était trop tard. Vous étiez le seul encore en vie.

Après que François eut fini son histoire, il y eut un autre silence, plus long cette fois-ci, il dura une bonne minute. Il fut interrompu par un cri allemand. Il était presque impossible de comprendre ce qu'il disait, mais à l'intonation il était facile de comprendre qu'il prévenait les autres soldats alentours. Trois soldats rappliquèrent. François saisit l'arme à côté de lui -un fusil- et tira sur le soldat qui avait crié. Il tomba d'un seul coup. Il attrapa son arme et lança à Helmut un autre fusil. Deux des trois soldats rentrèrent à leur tour dans la grotte. François et Helmut les abattirent sans problème mais le troisième fut pris par surprise François, et s'écroura sur le sol. Helmut se tourna et lui cassa une balle dans la tête.

Il se tourna vers François. Son sang recouvrit le sol autour de lui. Malgré son affaiblissement, il dit d'une voix basse : soldat, il y a une ville au nord d'ici, à quelques kilomètres. Vous y arriverez sans problèmes avec leur voiture. Je ne peux pas vous laisser ici ! s'exclama Helmut. François lui répondit d'une voix encore plus basse : Ne soyez pas bête, vous avez une famille, je n'en ai pas moi. Ils sont tous morts au début de la guerre. Mes parents, ma femme, mon fils... Sa voix se perdit dans un silence profond. Helmut savait parfaitement la triste vérité. Il est mort, se dit-il.

Il prit la voiture allemande et roula vers le nord, comme François lui avait indiqué. Mais au bout de quatre kilomètres environ, il y eut un problème avec la

voiture. Elle dérapa sans prévenir et fonça droit dans un rocher. Il entendit un gros bruit sourd et il perdit de nouveau connaissance.

Quand il se réveilla, il se sentit étrangement à l'aise, son pied ne pouvait plus du tout bouger et il sentait bon. C'était la première fois depuis des mois, mais c'était un rêve devenu réalité si il n'était pas mort. Il ne voulait pas mourir. Sa famille l'attendait. Il leur avait promis qu'il rentrerait.

Quand il se décida à ouvrir les yeux, il vit un médecin. Où suis-je ? Demanda-t-il. Le médecin répondit : à l'hôpital. Depuis combien de temps ? Questionna-t-il. Depuis deux ans maintenant, vous sortez du coma, répondit le docteur. Ma famille sait que je suis là ? dit Helmut, inquiet. Si je vous le disais, cela risquerait d'aggraver votre état, dit le docteur d'une voix triste. Je veux le savoir ! s'exclama-t-il. Bien, je vous aurais prévenu, dit le docteur en soupirant. Votre femme, Karla, et votre fille, Jessica, ont tous deux été déportées à Auschwitz, un camp d'extermination. Helmut était sous le choc. Il bégaya : mais... la France est contre l'Axe non ? Pas depuis son invasion. Pétain, le héros de Verdun, a accédé au pouvoir et a décidé de coopérer avec l'Allemagne. Les lois de Nuremberg, comme on les appelle en Allemagne, ont été appliqués en France. Les juifs se sont fait déporter à très grande échelle, et hélas, votre famille en fait partie. . . A ce moment précis, il se mit à pleurer sans fin. Mémoire de soldat, isolée parmi des milliers d'autres.

La haine des Noirs

D'après la photographie :
[North Carolina 1950](#)



par

Sarah Richelien

Les blancs, les blancs, et encore les blancs. Nous les Noirs nous n'étions là que pour recevoir des insultes et subir des humiliations. Pour eux nous étions une race inimaginable. Comme tous les jours les Noirs se levaient très tôt, à l'heure où le soleil n'était pas encore éveillé. Nous allions travailler pour ces foutus blancs qui eux pouvaient dormir autant qu'ils le souhaitaient puisqu'on était à leur service.

Un jour je me rendis au niveau des lavabos pour faire un brin de toilette. Le fait d'apercevoir ces deux lavabos distincts... Celui réservé aux blancs était très moderne, car ils sont perçus comme une race suprême qui ne doit pas être négligée contrairement à nous ; de l'autre côté se trouvait notre vieux lavabo dans sale état, esquiné, qui pour les blancs reflétait totalement ce que nous étions. Mais je devais passer outre cette différence et garder mon calme. Depuis mon enfance on me maltraitait, on me crachait dessus, on me traitait de sale nègre, mais contrairement aux autres, je gardais la tête haute pour leur montrer et leur prouver que j'étais fier de ma couleur de peau et de mes origines.

Nous travaillions dans les champs comme chaque jour. Il y avait la femme de monsieur Hansson ; c'est celui qui nous dicte ce qu'on doit tous faire. Sa femme surveillait si nous le faisons comme il le faut. Alors que je discutais avec les autres noirs des lavabos, car j'avais une telle haine que j'en parlais jour après jour, madame Hansson entendait tout ce que je disais. Cette image des deux lavabos, je l'avais en tête, en continu. Un jour madame Hansson me dit de cesser de raconter mes histoires de lavabos. Je ne lui répondis rien.

Quelques jours plus tard nous avons découvert le lavabo des blancs totalement détruit, cassé en morceaux. Et comme c'était le lavabo des blancs l'auteur de ce fait devait forcément être un Noir.

Nous fûmes alors tous convoqués devant le chef de la ferme, monsieur Hansson, pour essayer de découvrir le coupable. Madame Hansson me lança un tel regard accusateur. Pour elle cela ne pouvait être que moi . Elle avait dit au chef que je parlais tous le temps des lavabos. Monsieur Hansson n'a pas cherché à comprendre : pour lui c'était une évidence. Ils me mirent au milieu de la place avec tous les autres Noirs en face comme public . Les hommes qui travaillaient pour le chef me rouèrent de coups de fouet. Madame Hansson me regardait avec un petit sourire.

Quand ce fut fini, ils me laissèrent ensanglanté par terre. Monsieur et madame Hansson se dirigèrent vers leur demeure. Soudain un marteau tomba de la poche de madame Hansson. Le chef lui demanda ce qu'elle faisait avec ça. Elle se mit à bégayer. Il rentrèrent dans la maison.

En noir et blanc

D'après la photographie :
[North Carolina 1950](#)



par

Emma Tritsmans

**CETTE NOUVELLE A OBTENU
LE PRIX LITTERAIRE DU COLLEGE JEAN-JAURES 2017.**

Nous sommes en 1950, j'ai aujourd'hui dix-huit ans. Dix-huit années se sont écoulées maintenant depuis ma naissance, et j'ai bien appris que ma couleur de peau ne m'aidera jamais dans ma vie. Simplement car je suis une personne dite «de couleur ».

Je m'appelle Maria, je suis petite et j'ai de longs cheveux noirs extrêmement bouclés.

Je ne me rendais pas dans la même école que les Blancs, d'ailleurs, plusieurs fois devant mon établissement, je voyais des pancartes avec comme inscription « Les personnes de couleur ne méritent pas d'éducation ». En me rendant chez le docteur, il y avait des salles d'attentes spéciales pour personnes blanches, elles étaient bien plus spacieuses que les nôtres, dans lesquelles nous étions tous entassés.

Je me rappelle qu'une fois, adolescente, j'ai pris le bus avec des amies et je me suis assise. Je n'en avais pourtant pas le droit. Une dame Blanche avait alors dit, d'un ton méprisant : « Ils sont pire que la vermine, ils répandent leurs merdes partout. Qu'ils pourrissent ces noirs. »

Je ne comprenais pas, du haut de mes quatorze ans à peine, ce que nous avions pu leur faire pour qu'ils nous détestent autant. J'ai toujours été polie, calme, patiente et compréhensive avec tout le monde. Je ne comprenais pas pourquoi ils nous voulaient tant de mal.

Est-ce qu'une simple apparence permet d'affliger tant de souffrance ?

La différence ne fait-elle pas une force ?

Tandis que je mange paisiblement avec John, le fils de la patronne de ma mère, un groupe de trois blancs viennent nous insulter. Le leader du groupe, le grand blond au nez crochu s'adresse à John : « Tu ne devrais pas traîner avec ce genre de personnes, tu le sais bien. C'est une sous race. Nous méritons mieux que ça ! »

Celui de derrière, un brun aux épaules carrées, se baisse et prend quelque chose dans sa main. Je le scrute inlassablement pendant de longues minutes, n'écoutant même plus ce que nez crochu dit à John. Nez crochu fit un signe aux deux autres de partir, mais celui aux épaules carrées le retient, d'un geste vif il me lance l'objet qu'il tenait dans ses mains. Je découvre avec effroi et douleur que c'est une pierre lorsque je la reçois en plein visage.

Alors que je suis blessée et que ma tête heurte le sol, épaules carrées me donne un coup de pied dans le ventre et me lance d'un regard perçant : « Tu ne devrais pas vivre. Vous ne servez à rien. » John se précipite vers moi et examine ma blessure tandis que je suis à moitié évanouie. Il court brusquement vers les toilettes près du parc.

Il revient après quelques minutes et me pose un mouchoir humide et glacé sur la tête en me disant : « Maria, reste avec moi, Maria, on arrive à l'hôpital ! »

Alors que je reprends encore doucement mes esprits, je sens tout à coup des mains douces et délicates se poser contre mes blessures.

Nous étions enfin arrivés à l'hôpital. Des infirmières ainsi que des médecins s'occupaient de moi ; ils étaient tous blancs, et, à mon plus grand étonnement, je ne sentis aucune haine habituelle ou de regards malsains qu'ont habituellement les personnes blanches en mon égard. Au contraire, je ne sentais que de la douceur et de la pitié. J'entends même une des infirmières chuchoter, alors qu'elle suture encore ma plaie :

« C'est abominable de faire subir ça à une jeune fille... »

Pour la première fois de ma vie, je ne me sentais plus inférieure aux blancs, enfin, j'étais soignée comme tout le monde avec minutie et adresse. J'avais enfin retrouvé foi en l'humanité. Je savais enfin que derrière certaines personnes se cachait de la bonté.

J'eus soudainement une révélation : « Mon choix est fait. Je vais me battre, me battre pour nos droits, me battre pour mes droits ! Nous ne méritons pas d'être traités comme cela !

Ces infirmières m'ont permis d'ouvrir les yeux !

Je décide de devenir militante. A partir d'aujourd'hui, je vais manifester contre les lois de ségrégation car nous méritons tous les mêmes droits, blancs ou non.

Ma couleur de peau ne me définit pas. Ma personne ne s'arrête pas à ma couleur ! »

Nous voici, dix-sept ans plus tard.

Nous avons, aujourd'hui, remporté une grande victoire.

John est encore à mes côtés, c'est mon mari à présent. Il me regarde en train de pleurer de joie et me tend une photo. Il l'avait prise lorsque l'on m'avait blessé à la tête, il me la donne en souriant et me dit : « Tiens Maria, regarde mon amour, tu as réussi. Grâce à toi et tous ceux qui ont lutté, ce genre de pièce n'existera plus à présent. La différence de couleur de peau n'est plus rien aujourd'hui ! J'ai gardé cette photo car je savais que tu réussirais Maria, j'ai toujours cru en toi. »

Il y avait deux lavabos distincts, un pour les blancs et un pour les personnes de couleur. Cette photo est ma préférée à présent. A l'époque j'aurais pu la détester, mais maintenant je l'adore. Elle me rappelle les combats que j'ai menés pour arriver à ce résultat. . .

Aujourd'hui, j'ai trente-cinq ans et nous sommes en 1967. Après dix-sept années de lutte, de manifestations et d'acharnement pour l'abolition des lois de ségrégation, nous avons réussi. Il n'y aura plus de racisme, enfin les personnes blanches nous traiteront comme des personnes normales, enfin les blancs arrêteront de manifester devant les écoles sous prétexte que nous ne « méritons pas une once d'éducation », enfin les blancs ne nous regarderont plus comme des étrangers. Enfin, oui, enfin aujourd'hui, je peux dire que nous sommes acceptés avec notre différence, enfin aujourd'hui je peux dire que les personnes de couleur valent tout autant que les personnes blanches.

Enfin, aujourd'hui, je peux affirmer que notre différence fait une force.

De l'ombre à la lumière

D'après la photographie
[Spain. 1995. Madrid. Museo del Prado](#)



par

Alexandre Vanderberg

CETTE NOUVELLE A OBTENU
UNE MENTION SPECIALE DU JURY.

Je m'appelle Valérie. Depuis maintenant plus de cinq ans, tous les jours, je vais admirer au musée de Madrid ces deux tableaux qui représentent une femme qui me ressemble étrangement : la même chevelure dorée et frisée, mes formes et ma hauteur. Sur l'un des tableaux, elle est habillée et sur l'autre elle est nue. Personne ne s'en doute, mais je suis attirée par cette œuvre dont je me sens si proche. Évidemment le tableau où elle est nue attire le plus de monde. Je suis directrice du Louvre de Paris, et depuis le début de ma mission, je ne désire qu'une chose : posséder ces œuvres. Je me trouvais privilégiée d'être la « descendante » de cette femme pompeuse et imposante qui attirait les hommes.

A chaque fois que je me rends au musée de Madrid, je vois ce groupe d'hommes qui regardent « mon image » dénudée avec les yeux impressionnés et exorbités. Ils ont les mains moites et le visage en sueur. Ils ressentent le coup de foudre, alors que juste à côté, je contemple la version « habillée ».

Ce 26 juin 1995, un homme que je reconnais tout de suite vient se présenter, il se nomme Pedro, il est le conservateur du Musée Del Prado. Il m'avoue qu'il ne va jamais me laisser récupérer les tableaux datant du XVII^e siècle et surtout pas cette œuvre dénudée, elle est la seule œuvre dans le musée qui attire autant de visiteurs, suscitant une grande admiration de la part des hommes. Je décide de repartir en me disant que le combat est perdu. C'est dommage, car je désire tant exposer ces tableaux à Paris, ces tableaux qui m'obsèdent, qui me ressemblent tellement...

Un jour Adrien, le livreur du musée, demande à me voir. En ouvrant une caisse, je découvre, stupéfaite, l'un des deux tableaux que je convoite, celui où « je » suis habillée. . . Pourquoi Pedro a-t-il changé d'avis ? . . .

Pendant plusieurs jours, je fais les cent pas, deux cents idées me passent par la tête sans avoir les réponses à mes questions. Et puis je finis par recevoir un appel téléphonique, c'est le directeur du musée Del Prado. Il me dit : « Vous voyez, le partage est important et puis cette œuvre n'a aucun succès, elle ne me rapporte rien ». Je décide d'exposer l'œuvre juste à côté de la célèbre Joconde, une évidence pour moi qui ai tellement d'admiration pour cette peinture .

Le 25 juillet 1999, en allant au travail, je passe comme chaque jour devant le vendeur de journaux. A la une d'un quotidien je vois que le musée Del Prado est confronté à un scandale à cause de l'attitude des hommes devant les œuvres représentant des nus...

Au Louvre, l'œuvre que Pedro m'a donnée est devenue la peinture le plus vue du musée, plus encore que la Joconde. Ce succès est tellement grand que les chefs d'états se bousculent pour voir le tableau. Plus de dix musées dans le monde me le réclament.

TABLE DES MATIERES

<i>Avant-propos</i>	3
Le lavabo des Noirs, <i>par Hasna Charaaoui</i>	5
Réflexion, <i>par Cameron Delsol</i>	9
Ma passion pour la musique, <i>par Chlorenthe Derreumaux</i>	13
Attentat à Thanksgiving, <i>par Thomas Havez</i>	17
Un chien pas comme les autres, <i>par Mélissa Kokotajlo</i>	21
La maquette, <i>par Ema Maroille</i>	25
Mémoire de soldat, <i>par Alex Przybylski</i>	29
La haine des Noirs, <i>par Sarah Richelien</i>	35
En noir et blanc, <i>par Emma Tritsmans</i>	39
De l'ombre à la lumière, <i>par Alexandre Vanderberg</i>	45

Les dix nouvelles de ce recueil ont été choisies parmi plus de cinquante récits. Voici la liste complète des élèves ayant participé à ce concours :

AZZIA GAËTAN	MANTIN ESTELLE
BELHAOUCHET NOAH	MAQUINGHEN DAVY
BEZZOUINE SABRINA	MAROILLE EMA
CAPILLON MAXIME	MARQUETTE HUGO
CARPENTIER AURORE	MERLOT AMANDINE
CATEINE DORIAN	MONTEMURRO ANTOINE
CAUDRON JONATHAN	NAJDEK LUCAS
CHARAAOUI HASNA	NEKKACHE FADIA
DALMASSO LUCIE	OUDJANI SAÏD
DELISSEY ALEXIA	PARIS JULYNE
DELSOL CAMERON	PARQUET QUENTIN
DERREUMAUX CHLORENTHÉ	PEDERENCINO NICOLAS
DUFOUR JENNY	PELLETIER CLÉO
DUFRACANTEL LAURINE	PETERSEN LYLY-ROSE
DUMONT THEO	PICHON LEA
GELLEZ ADILHYO	PRZYBYLSKI ALEX
GOMES RÉMY	RENNUIT TANGUY
GOSSELIN BRITHNEY	RICHELIEN SARAH
HAVEZ THOMAS	SARAZIN MELANIE
HERBAUX MALAURY	SAUVAGE LAURINE
HERMOSILLA CALVO LUCAS	SBAIHIA FANIA
KOKOTAJLO MELISSA	SOSA ALVAREZ JOHNNY
KRYCH STEEVY	THYRY TYPHANIE
LALOUX ALEXIS	TILLEUX LUCAS
LANCRY ÉLISE	TRITSMANS EMMA
LOGET LYAM	VANDERBERG ALEXANDRE
LOURME EMMA	VIVIEN ADELINE
MANGOUCHE NASSIMA	WAGON AMANDINE

Organisation du concours – édition des nouvelles pour ce recueil :

Mesdames ADAM, CLERBOUT, DOZIER et LALLART– Monsieur CAVROIS
(Professeurs de Lettres)